

C I N E M A

FILMS NOUVEAUX

REPRISE

sa vedette. Il déniché une petite danseuse, chargée de représenter Kyra, enfant. Il demande enfin à Patrick Dupond, danseur étoile de l'Opéra de Paris (et quel danseur étoile !) de faire revivre le souvenir de Nijinsky.

Bizarre, incongru, apparemment désordonné, le film se met alors lentement en place autour de successives rencontres qui mêlent habilement le reportage et la fiction. Ainsi la vraie Kyra raconte-t-elle son enfance auprès de son père à cette fausse elle-même (la petite fille qui l'écoute, par moments subjuguée, par moments hostile).

L'œil vissé à la caméra, Robert Dornhelm contemple, non sans amusement, les difficultés de cet autre lui-même (le comédien Bud Cort) à régler l'étrange ballet dansé par Kyra et ses souvenirs.

Tout cela pourrait être fastidieux, à la longue, et insupportablement prétentieux. Mais non, bien au contraire. Le montage heurté, le décalage perpétuel instauré entre la vie et l'art permettent à Robert Dornhelm d'appréhender un peu du fameux mystère Nijinsky...

Était-il fou, ce danseur de génie qui meurt en 1950, replié sur lui-même, après nous avoir laissé un Journal intime brûlant de beauté désespérée ? Sans doute. Probablement. Mais sa fille, non ! Kyra, qu'une photo de jeunesse révèle fugitivement aussi belle qu'Hedy Lamarr et Gene Tierney réunies, Kyra, dominatrice et dominée, insensée et raisonneuse, théâtrale et vraie, c'est, en quelque sorte, un pied de nez vivant à la sagesse. Ce qui lui reste de vie, elle continuera à la danser. Seule.

Pierre Murat

MA FEMME S'APPELLE REVIENS

Français (1 h 25) Réal. : Patrice Leconte ; avec Michel Blanc, Anémone, Pascale Rocard, Catherine Gandois.

VIENS CHEZ MOI, Y'A PLUS DE COPINE



Deux voisins de palier vivent une déprime suicidaire. Il y a ce pauvre type (Michel Blanc) qui, après cinq ans d'une vie commune intenable, se retrouve quand



Le petit garçon et le vilain terroriste (O. Homolka).

SABOTAGE

Le banal tourne au cauchemar

(The Woman alone) 1936 Anglais (1 h 16). Réal. : Alfred Hitchcock ; avec Sylvia Sidney, Oskar Homolka, John Ludge. Un petit garçon dégourdi et souriant se promène dans les rues de Londres. Son sinistre beau-frère lui a confié un colis à livrer. Nous savons, nous, que le paquet contient une bombe à explosion. L'heure fatale approche, le gosse muresarde...

C'est le morceau de bravoure du film, une séquence de suspense classique qui a contribué à asseoir la réputation d'Alfred Hitchcock, prince du récit d'aventures et spécialiste de l'angoisse distillée au goutte à goutte et de la course contre la montre.

L'histoire construite autour de ce temps fort est tirée d'un roman de Joseph Conrad (*Agent secret*). Elle se déroule dans un quartier populaire londonien et met aux prises un saboteur assez peu motivé (remarquablement incarné par Oscar Homolka) et un fin limier déguisé en marchand de légumes (plate-

ment interprété par John Ludge). Ces deux hommes aiment la même femme, (l'adorable Sylvia Sidney) qui a épousé par reconnaissance le terroriste blasé mais qui n'est pas insensible au charme de ce jeune détective pourtant fadasse. Elle ne sait évidemment rien de la nature des activités de son mari ni de l'identité réelle de son soupirant.

Cela, c'est la trame. Le vrai film est ailleurs, dans l'atmosphère des rues de la ville, dans le charme suranné de l'image, dans la description joliment conventionnelle des personnages et des décors (le lieu de l'action est essentiellement une salle de cinéma, sa devanture, ses couloirs, ses affiches, ses dédales). Tout cela, qui se veut réaliste, est perçu comme irréel, tant il est vrai que, dans certains cas, le temps poétise les images (le film date de 1936) ; il transforme, ici, un banal récit d'espionnage en une sorte de rêve étrange qui confine au cauchemar. Gilbert Salachas

même anéanti parce que sa femme l'a quitté brutalement. Et il y a cette brave fille (Anémone) qui sanglote dans l'ascenseur parce que son macho de musicien la plaque sans ménagements.

Lui, (il travaille à SOS Médecins) se tue à la tâche, pour oublier. Elle, (photographe de mode) compense son chagrin par une boulimie frénétique. Il se fait traîner par un copain dans une boum, histoire de faire une rencontre. Mais ne recueille que gifles ou portes au nez. Elle collectionne les aventures sentimentales, mais se retrouve toute nue sous son imper, la nuit, à la poursuite d'un gigolo qui s'est enfui avec son portefeuille. Entre ces deux cœurs solitaires et blessés, une amitié va naître...

Le cinéma comique français, longtemps englué dans des farces vaseuses hantées par des gendarmes, des bidasses et des sous-doués, est en train de vivre une heureuse mutation. Nous la devons, d'une part, à l'équipe du Splendid, véritable pépinière de comédiens épatants. Et, d'autre part, à Patrice Leconte, transfuge de la bande dessinée, dont le premier film, *Les Vécés étaient fermés de l'intérieur*, n'était pas si insignifiant que certains (à commencer par l'interprète principal, Coluche) ont voulu le dire.

Le succès des *Bronzés* et de *Viens chez moi j'habite chez une copine* ne semble pas lui avoir tourné la tête. Au contraire. Avec *Ma femme s'appelle reviens*, Leconte nous gratifie d'une mise en scène propre, aérée, bien cadrée. Ce refus du bâclage est assez rare dans le genre pour être signalé. Le reste (l'essentiel, diront les assoiffés du rire) n'est pas moins réussi. Nous ne sommes plus en présence d'une succession de sketches, mais d'une véritable intrigue qui dote les personnages d'une générosité, d'une épaisseur humaine. Contrairement à certains de

AVIS AUX JEUNES CINEASTES

Si vous avez moins de 35 ans, si vous faites du cinéma expérimental (abstrait ou figuratif), envoyez vos œuvres, avant le 15 février, au Comité de sélection de la Biennale de Paris, Grand Palais, Porte J, av. Winston-Churchill 75008 Paris. (Tél. : 256-32-23).